

Le procès de Fouad Salah devant la cour d'assises de Paris

Vertus et vertiges d'un dialogue

Injures et incidents ont émaillé la cinquième audience du procès de Fouad Salah, mercredi 8 avril, devant la cour d'assises de Paris. Mais le plus marquant fut la volonté, manifestée par plusieurs victimes, de dialoguer avec le principal accusé.

A la fureur de Salah, elle opposa sa douceur. Et ce fut un moment rare dans cette cour d'assises que ce dialogue ébauché, brisé, repris, rompu, comme ivre soudain... Fouad Salah adossé au mur, serrant son Coran, non pas défait mais prisonnier d'une rhétorique étroite et asphyxiante.

A la barre, une jeune femme frêle. Une avocate stagiaire de vingt-huit ans, Brigitte Béral, grièvement blessée à la jambe et au pied dans l'attentat de la rue de Rennes. Une partie civile hors du commun, plus soucieuse de parler à Salah que de dire sa peine infinie : « Ma mère est allée jeter quelque chose dans la poubelle et je ne l'ai jamais revue. »

Dialogue saisissant. Dialogue-vertige quand Brigitte Béral, d'une fine voix entraîna la cour à sa suite : « Je pense être assez tolérante pour essayer de comprendre ce qui s'est passé dans votre tête. Je ne connais pas l'Orient, mais je vous ai écouté dès le premier jour. J'ai besoin de vous parler. Je comprends les raisons de votre lutte. Il y a des injustices intolérables, c'est vrai. »

« Voilà une victoire » ponctue Fouad Salah en regardant le public.

« Oui, je réfléchis. Je comprends les raisons qui vous ont motivé, mais pas les moyens. Pour lutter contre les injustices, il

fallait aller sur le terrain, payer de votre personne.

« J'y étais ! » s'exclame Salah. « J'ai été en Algérie, en Libye, en Iran, je suis allé à la rencontre des pauvres, j'ai dormi dans les rues. »

« Ne criez pas. Ce que je ne comprends pas, c'est que vous avez voulu la mort de personnes innocentes. » A cet instant, sa voix se brise. « C'est ma mort que vous vouliez ? »

Intrigué et dompté

Salah, une seconde interdit, hésite. Et d'une voix calme, adoucie : « Non, pas votre mort. Vous êtes sincère. Il y a des gens bien comme vous. Chez les musulmans, vous seriez une martyre. Mais j'ai vu en Iran les souffrances des enfants, des femmes et des hommes à cause des armes fabriquées ici. Alors, après, on ne peut pas venir avec des fleurs. »

« J'ai compris. Vous dites... »

« Le Français est responsable de son silence. Les Français boivent du vin, mangent du caviar, dorment dans leurs lits. Personne ne crie à Mitterrand : « Oh ! arrête, ne tue pas en Iran. » Et qui paye ? Les gens bien comme vous. »

Alors cet étrange dialogue, si téméraire et hasardeux, bascule. Comme si Brigitte Béral, après avoir patiemment créé un climat, pouvait dire son fait à un Salah intrigué, provisoirement dompté. « Vous avez fait poser des bombes parce que vous n'aviez pas le courage de le faire vous-même. Vous avez brisé des vies. En plus, vous avez tué bien des vôtres, musulmans comme vous. Avez-vous eu le courage d'aller voir le résultat ? »

« Regardez ces photos, répond Salah en brandissant un album où

l'on peut voir des enfants iraniens brûlés.

« Je les connais. Vous déplacez la question. Etes-vous allé voir les dégâts que vous avez provoqués ? »

Salah, déstabilisé, se tourne vers la cour et le prétoire : « Elle a mon amitié et ma fraternité. »

« Je dis que vous avez gâché nos vies. »

« Je respecte vos souffrances. »

« C'est vous qui les avez créées. »

« Je mène mon combat. »

« Vous pouviez le mener autrement. »

Passes d'armes

Encore décontenancé, Salah révisé ses positions à la hâte. Tous les chrétiens ne sont pas abjects, tous les Français ne sont pas des criminels. Mais Brigitte Béral, têtue, reprend son interrogatoire. Plus rien n'existe que sa voix et ce filet de mots longtemps mûri : « Vous avez tapé à l'aveuglette. Mais je ne vois pas seulement en vous le terroriste. Vous avez aussi une sensibilité. »

« Merci. »

« Je veux savoir si vous êtes fier et si vous vous demandez ce que pensera votre fils lorsqu'il saura que vous êtes responsable de toutes ces morts. »

« Est-ce que l'Occident... »

« Je vous parle de votre fils. »

« Il a dit : « Mon père est un tigre. » Il descend du prophète Mohammad. »

« Vous allez être condamné à une lourde peine... »

« C'est une épreuve intérieure. »

« J'espère que vous réaliserez les souffrances que nous avons subies. Vous sortirez un jour de prison, mais nos douleurs sont ineffaçables, nous sommes condamnés à une peine perpé-

tuelle. Il n'y a pas de quoi être fier. »

D'autres ébauches de dialogues allaient naître. Ou plutôt des face-à-face rapides, heurtés. De véritables passes d'armes devant une cour d'assises décontenancée par ces rescapés réticents à évoquer leurs blessures et prompts à affronter celui qui incarne le malheur qui les a frappés.

« Qu'est-ce que ça vous fait de tirer dans le peuple, sur des immigrés chez Tati ? », lui demande Jean-Luc Laurent, victime lors de l'attentat commis à l'Hôtel de ville.

« L'Islam a le souci de la similitude. Les Exocet français fournis à l'Irak ne frappent pas l'imam Khomeiny mais des écoles en Iran. »

« Votre réponse consiste à ajouter du terrorisme au terrorisme. »

« Non, à répondre par la violence à la violence », dit l'accusé.

Irrité par les constantes références de Salah au Coran, Areski Aissiouene, brûlé à 70 % lors de l'attentat aux Galeries Lafayette, le coupe : « Je suis musulman et pratiquant. Il n'y a qu'un Dieu, pas trente-six. Est-ce que Dieu a demandé de jeter des bombes sur des bébés et des femmes enceintes ? »

« Tu es algérien, alors rappelle-toi ce qu'ils ont fait à tes pères... »

« Répondez d'abord. »

« Les Français vous ont assassinés, Le Pen et Mitterrand... »

« Répondez à ma question. Je souhaite que justice soit rendue. »

« Que Dieu te guide ! »

« Tu m'as retiré la paix ! »

Prochaine audience jeudi 9 avril.

LAURENT GREILSAMER

163
ou